

Paulette Galand-Pernet

« ÉPIQUE » ET « HÉROÏQUE » DANS L'AFRIQUE BERBÉROPHONE

Revenir au royaume d'Aristote après des études berbères était salutaire et je remercie Sandra Provini de m'avoir invitée à ce retour et à un tour du monde, qui me permettent de réviser et de compléter les questions que j'avais déjà posées sur des textes berbères évoquant la guerre. On trouvera dans l'article présent un résumé de ces questions; des poèmes berbères de différentes régions suivent le résumé.

LITTÉRATURES BERBERES

Le terme de « berbère » est, en français, vieux de cinq siècles. Dans la terminologie actuelle, « le berbère » désigne une langue parlée en divers lieux de l'Afrique, l'adjectif « berbère » peut caractériser telle ou telle production orale ou écrite en langue berbère; quant aux expressions comme « un/une, le/la Berbère », « les Berbères », elles se réfèrent aux personnes qui parlent berbère, les berbérophones. Ceux-ci sont répartis sur neuf états: au Maghreb, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Libye, l'égyptienne oasis de Siwa aux confins de la Libye et, plus au sud, la Mauritanie, le Mali, le Niger, le Burkina-Faso. Il faut leur ajouter les minorités immigrées en Europe ou en Amérique du Nord. En l'absence de recensements, on ne peut avancer que des hypothèses: il y aurait entre quinze et vingt millions de berbérophones, des monolingues qui vont se raréfiant, des bilingues, des trilingues selon les états; on doit aussi tenir compte de la répartition des groupes de locuteurs entre les états ou à l'intérieur des états, entre cités et campagne. Les évolutions selon l'extension de la scolarité, de la radio, de la télévision et autres médias sont difficiles à apprécier. Aucun état africain n'est constitué uniquement de berbérophones; le berbère est toujours en contact avec d'autres langues.

En fait, il n'y a pas une langue unique, un standard défini par des critères linguistiques et socio-politiques, même si les mouvements politiques actuels, en Afrique ou dans l'émigration, travaillent à la définition d'une langue qui serait commune à tous les berbérophones. Si les « variétés linguistiques » sont nombreuses (on dit en français « parlers », « dialectes »), il existe quelques grands regroupements où les locuteurs berbérophones se comprennent entre eux et partagent depuis des siècles des textes littéraires, prose ou poésie, de tradition orale: certains groupes connaissent aussi une tradition écrite, les manuscrits accessibles aujourd'hui étant écrits en caractères arabes. C'est dans ces conditions que l'on peut parler, sinon de « littérature berbère », au moins de « littératures berbères », bien vivantes entre tradition et création moderne.

Les études linguistiques ont pu montrer qu'il y a une indéniable unité structurelle dans la famille berbère, aussi unie que le sont par exemple les langues romanes ou les langues germaniques. Les études littéraires ne sont pas encore parvenues à *définir* une unité structurelle des littératures berbères, mais on peut néanmoins dégager des *caractéristiques* communes permettant de poser le problème de l'épique et de l'héroïque, problème qui est illustré par les quelques textes que l'on trouvera dans la dernière partie de cet article. Je les ai choisis dans les différents corpus actuellement connus. Ce sont des poèmes de tradition orale, en berbère, du XIXe siècle et du XXe siècle dont j'ai fait ou refait des traductions, accompagnées de brefs commentaires¹.

¹ Pour une étude d'ensemble des littératures berbères, voir P. Galand-Pernet, *Littératures berbères. Des voix, des lettres*, Paris, PUF, 1998.

LES POEMES GUERRIERS

Dans son *Essai sur la littérature des Berbères*, en 1920, Henri Basset avait déjà posé la question qui nous intéresse : « Quant à la poésie épique, nous savons qu'elle existe, mais nous la connaissons fort mal ». Il citait l'ethnologue Emile Laoust relatant des pratiques observées dans la tribu marocaine des Ntifa, qui se situe à la jonction du Maroc central et du Maroc méridional : « A l'occasion de cérémonies curieuses appelées *tinoubga* de vrais bardes berbères récitent devant un peuple silencieux, les gestes des anciens preux. Ils célèbrent leurs exploits, ils chantent aussi la beauté et la vertu des femmes, ou vantent la puissance des *igourramen* des *Tabouggat* et des *Iguezouln*, selon qu'ils appartiennent à l'un ou l'autre de ces *lefs* ». D'autres auteurs avaient déjà mentionné pour d'autres régions du Maroc des pratiques semblables au cours de veillées où se réunissent les hommes, surtout pendant l'hiver, qui fait cesser les activités agricoles. H. Basset dit qu'aucun des poèmes récités dans des assemblées qui sont de véritables institutions n'a été publié et il ajoute : « Mais il ne faudrait pas, je pense, s'attendre à une épopée au sens où nous entendons ce mot ni rien qui ressemblât à une chanson de geste. Ce sont vraisemblablement d'assez courts poèmes qui relatent tel trait fameux dans l'histoire d'un homme, chef ou guerrier, ou quelque événement d'un passé pas très lointain. Je crois que nous pouvons nous faire une idée assez approchée de ce qu'ils sont ». Il donne alors comme exemple le *Poème sur la prise d'Alger* édité par Stumme à la fin du XIXe siècle, qu'il résume et dont il critique « l'incohérence », tout en relatant qu'il émeut les auditeurs, allant jusqu'à susciter des larmes ; « je le crois volontiers, dit-il, l'âme simple des peuples primitifs est sensible plus que nous ne le pourrions penser à l'émotion poétique. Etait-ce le seul souvenir, qui faisait couler les larmes d'Ulysse entendant chanter l'aède Démodocos? ».

Il est certain que les références à Homère et à la tradition gréco-romaine ont informé et informent encore la réception occidentale des littératures berbères. On pourrait citer le « dialogue sur la poésie orale » berbère entre l'écrivain et ethnologue Mouloud Mammeri et le sociologue averti Pierre Bourdieu, en 1978 : les références classiques occidentales n'y manquent pas. On peut également citer la difficulté persistante qu'éprouvent les chercheurs occidentaux ou africains à définir et classer les textes littéraires berbères. Le vocabulaire français est en lui-même un frein à la recherche : dans quelle mesure les termes comme « bardes » ou « aèdes » peuvent-ils s'appliquer aux berbérophones qui produisent et/ou exécutent des textes à thèmes guerriers? Et comment échapper aux dénominations françaises de ces textes (« épopée », « geste »), ou comment les adapter, les préciser? Les publications en anglais, en langues romanes ou en d'autres langues connaissent les mêmes difficultés. Nous reviendrons sur ces problèmes de *catégorisation*.

Depuis 1920, des collectes nombreuses de textes berbères, littéraires ou non, ont été effectuées dans différents pays. L'examen des textes à thèmes guerriers n'infirme pas ce que pensait H. Basset; il n'y a ni épopée ni chanson de geste au sens que leur donne la tradition occidentale. On ne trouve pas de texte que l'on pourrait *définir* comme épique de façon précise par une forme et un contenu spécifiques. On pourrait attendre une structure d'ensemble stable, ce que j'appelle un schème, dont l'ordonnancement général, le lexique, les formules seraient réservés à un type d'œuvre défini comme épique; il existe en effet dans la poésie berbère des « schèmes » organisateurs : comme ceux des *exempla*, dont les héros animaux ou humains donnent des leçons de comportement, ou comme les « schèmes-grilles » où un cadre syntaxique fini permet d'accueillir des variations illustrant le thème général dans des comparaisons ou des métaphores. Les possibilités rhétoriques des littératures berbères sont plus grandes et plus subtiles que ne l'imaginent encore certains chercheurs.

Il serait tout à fait possible qu'existât une structure épique bien définie. Mais dans l'état

actuel des choses, il faut se contenter de rechercher et de regrouper des *caractéristiques* propres aux textes où apparaissent des motifs guerriers. On doit déjà distinguer les récits de combats en prose des textes littéraires. Dans les récits qui montrent le déroulement de la bataille, le trait narratif est essentiel. Dans les textes littéraires guerriers (c'est-à-dire des poèmes en vers où apparaissent des motifs guerriers), ce trait n'est nullement primordial; alors que le schéma de versification, le mètre, doit être strictement respecté (il peut varier d'un poème à l'autre, mais reste toujours contraignant); toutefois il n'y a pas de mètre épique spécifique du poème à motifs guerriers. L'agencement et le contenu des motifs dans l'ensemble du poème restent très libres. La souplesse de cette ligne du poème n'a pourtant rien d'une succession de centons; le poète conduit son auditoire à comprendre ce qu'il a voulu lui faire comprendre. Cet auditoire, depuis l'enfance, a été initié à la recherche du sens caché que doit recéler tout texte littéraire.

On ne parlera pas pour ces poèmes « guerriers » de « style soutenu »; mais on constatera que le récit de combat utilise la langue de tous les jours, tandis que le poème à motifs guerriers use de la langue poétique, l'auditoire étant parfaitement conscient de « l'écart » entre les deux formes. On a vu que l'usage du vers est une des caractéristiques, l'utilisation des archaïsmes, des comparaisons, des métaphores et des métonymies, donc d'une langue ornée, en est une autre. Les formules habituelles de l'énoncé poétique ou les reprises par un chœur quand le poème est chanté, ce qui est fréquent, contribuent à l'ornement.

Une autre caractéristique est l'absence d'un héros type individuel comme en connaît notre tradition classique épique. Pourtant les littératures berbères ont des héros pourvus de traits spécifiques: dans les contes ou les mythes on suit le héros dans sa quête initiatique; on pourra aussi rencontrer le héros éponyme ou le héros fondateur du groupe social, ou le héros civilisateur. Les poèmes guerriers berbères ne mentionnent que des tribus ou des groupes, dans des sociétés strictement organisées, avec des clivages divers, politiques, économiques, juridiques. Ainsi la *cojuratio* qui servira de preuve dans un conflit entre deux groupes ou deux individus ou un individu et un groupe ne pourra se faire qu'en appelant comme cojureurs les membres du groupe de l'accusé joints statutairement à ceux d'une tribu voisine et excluant, non moins statutairement, telle ou telle possibilité d'agrégat. Ainsi, pour l'irrigation, la définition du groupe qui aura droit à son tour d'eau obéira-t-elle à des règles bien établies. Les « segments » de ce type de société peuvent se regrouper en collectivités échappant au cadre de la seule tribu. La poésie à motifs guerriers obéit aussi à la prééminence du collectif sur l'individu et elle échappe aussi à des limitations que lui imposerait le cadre contraignant d'un véritable genre épique. S'il existe un héros individualisé, c'est le poète nommé, qui cultive sa gloire, peut-être limitée dans l'espace et dans le temps, mais importante dans son propre groupe social et dont il espère qu'elle se répandra plus loin, au cours de ses tournées.

J'ai volontairement laissé de côté dans mon exposé le problème des sources ou des parentés. Il existe en effet un poème de huit cents vers que Justinard a publié en 1928, tiré d'un manuscrit chleuh (Maroc méridional) et œuvre d'un lettré. Il conte une expédition dont les soldats sont des enfants, le tout mêlant épisodes guerriers et considérations religieuses. De telles œuvres, mais plus courtes, sont connues. Il n'y a pas de frontière étanche entre l'écrit religieux (en arabe mais également en berbère) et la littérature orale. Certains poètes de la tradition orale sont des lettrés, ils ont étudié dans des collèges où on leur a fait entendre ou lire des ouvrages traitant du dogme et de la pratique islamiques; leurs confrères, c'est l'usage, peuvent s'inspirer des motifs religieux de ces poètes lettrés. On a aussi posé le problème du rapport entre les poèmes antéislamiques qu'on a rapprochés des poèmes actuels ou récents des nomades touaregs. Il faudra des études plus poussées pour déterminer ce qui est du domaine des sources ou du domaine de créations semblables dans

des sociétés semblables. Ce travail, aussi intéressant qu'il soit, reste à faire. Une autre recherche reste à faire, à peine ébauchée. Dans le système poétique, ou plutôt dans les systèmes poétiques berbères actuels, quelle est la place des motifs guerriers? Ils m'apparaissent comme des fragments d'un héritage archaïque : les séances où se récitaient ou bien se chantaient des poèmes guerriers, entre hommes, s'appelaient, selon Laoust, on l'a vu ci-dessus, *tinubga*. Or ce nom est de la même racine que celui de l'hôte. On sait quelle a été et quelle est encore l'importance de l'hospitalité dans les groupes berbérophones. L'hôte est à la fois le bienvenu et le possible malfaisant. Quel est le rapport entre l'hospitalité et ces archaïques séances poétiques? Y a-t-il eu une époque où existait un véritable genre épique avec ses propres formulations et sa propre fonction dans la société, chaque groupe social ayant sa geste? C'est le problème du fragment héroïque, de sa possibilité de s'agréger à d'autres fragments, c'est peut-être le cas du berbère. Mais dans l'évolution contemporaine où se créent des genres nouveaux, peut-être verra-t-on naître une forme épique longue... jusqu'au temps où une nouvelle évolution la réduira en fragments?

Ces questions laissent la recherche ouverte. Je renverrai maintenant aux poèmes, aux commentaires qui terminent cette brève étude.

POEMES

Poème 1: Poème touareg de 1896.

« L'image d'Amenna me suit partout », titre donné par Charles de Foucauld.

- 1 Abettena ton lieu de pâturage c'est les dunes
- 2 Entre Lâkbet et les vallées de Ti-n-Tegart et d'Agam.
- 3 Blessure que de quitter celle que veut mon âme!
- 4 Son œil koheul son teint de rêve
- 5 L'eau d'indigo sur ses tresses de front
- 6 Sont en mon cœur images toujours présentes
- 7 Je me suis roulé par terre je ne puis me résigner
- 8 Sous les grands arbres j'ai porté sa pensée
- 9 Dans les brousses de sablon dans les dunes
- 10 Moi avec ma peine frappant du pied le méhari robuste.
- 11 Et je me suis jeté dans le danger (combattant né!)
- 12 Un fort parti Awllemmed était mon objectif
- 13 Au milieu du campement avec encor des bêtes j'ai fait irruption
- 14 Famanha s'enfuit j'ai pris son bouclier.
- 15 Dents de celles qui maîtrisent les airs de violon!
- 16 Sans même réfléchir Badahu a promis tribut
- 17 Amenant un chameau gris souris il a demandé
- 18 "Votre merci pour la vie sauve que veut mon âme!"
- 19 Je lui ai dit: " Va en paix, abandonne-toi à Dieu!
- 20 Quoi que tu demandes, c'est accordé".

Auteur: Musa ag Amastan, (1867-1920). Ce personnage historique fut chef d'une confédération de tribus (*amenukal*), pieux musulman et poète reconnu. Le P. Charles de Foucauld (*Poésies touarègues. Dialecte de l'Ahagggar*, Paris, Leroux, 1925) cite de lui neuf poèmes. Plusieurs poèmes sont des louanges à des femmes contemporaines célèbres pour

leur beauté et leur esprit. Quelques poèmes guerriers (rezzous, menaces contre des traîtres, offres de paix ; un long poème religieux (150 v.) n'exclut pas les déclarations d'amour). On notera dans le poème ci-dessus un prologue de type connu, évoquant des lieux, ensuite viennent une variante du motif « portrait » de femme et une autre du motif « souffrance du poète ». Le motif « rezzou », à partir du vers 10, qui sert de transition (passage de la « peine » à l'action guerrière) est fréquent. Il évoque l'attaque rapide d'un campement appartenant à une tribu ennemie pour en ramener du butin (des chameaux). Ici, le narrateur s'adresse à l'aimée pour lui montrer sa valeur de guerrier (*cf.* le poème 2, v. 22 sqq).

Poème 2

En touareg de l'Air, Niger. Les astérisques délimitent les motifs.

- 1 Je t'invoque ô Maître de mon âme, Maître de toute chose,
- 2 Là-haut va vers Toi ma prière, vers Toi je tends la main,
- 3 Pour que Tu diminues les coups de la folie qui m'accable.
- 4 En me montrant que Xaysha auprès de Toi occupe une place de choix
- 5 Me proposes-tu la voie mauvaise me détournant de la bonne?
- 6 La Mekke où vont en pieuse visite bien loin nos pas
- 7 Ou Xaysha en son beau palanquin, laquelle est la meilleure?
- 8* Vers celle que tu courtises ici ne pense pas que tu te trompes de voie!
- 9 La nuit prochaine la trouvera en sa tente bien close
- 10 Où elle te fera conversation, jeune ami, du crépuscule au coucher
- 11 Des étoiles, à l'éveil des oiseaux dont le gosier vibre de chants
- 12 Ne t'étonne pas si l'aurore venue j'ai la raison perdue,
- 13 Si je suis dans une troupe d'autruches je les presse elles sont folles de peur,
- 14 Et moi quand j'aperçois leurs ailes noires dans un tourbillon
- 15 Je les crois tresses au front de Xaysha, les unes images des autres.
- 16 Et voilà que bondissent des antilopes, à l'évidence c'est bien elles!
- 17 Las! Je me tiens la tête et je me dis : "Merveille que voilà!"
- 18 Les autruches elles sont parties et le cou là-bas qui se sauve avec elles.
- 19 Rapide est la course des antilopes, et mes chiens qui sont loin!
- 20 Aurais-je moi six ailes ou bien plus encore
- 21 Je ne rassemblerais antilopes ni autruches, oh! piètre évocation de Xaysha!
- 22* Nous sommes pourtant des gens de guerre qui jadis ont tué des hommes
- 23 Des tribus Hawâzin - et c'étaient des Arabes tous nobles
- 24 Quand nous encerclions les villes tenant dur les peuples assiégés
- 25 Nous sommes aussi gens de sagesse antique et solide héritage
- 26 Nous sommes aussi gens de chansons, créateurs avérés de nos poèmes
- 27 Nous qui pour les faons d'antilopes avons l'amour dévorant de la razzia pour le chameau
- 28* Ce sont vers de qui ne possède aucun frère se souciant de lui
- 29 Si ce n'est son beau glaive portant traces du fauve qui l'a durement heurté,
- 30 De qui hérita du don de combat et possède une noblesse renommée
- 31 Avec une intelligence aiguisée, sans oublier un franc caractère.
- 32 Quand je songe aux coups de javelot dont je fus transpercé
- 33 La nuit d'avant-hier où je la serrais contre moi.
- 34 De sa bouche venait vers moi son rire pareil à l'éclair venu de l'ouest
- 35 Son tracé de sourcils n'est pas d'acajou clair mais d'un noir de koheul

36 Ses habits de Kano trempés dans l'indigo lui ont bleui le cou et les épaules
37 Ses tresses pendent si bas que l'on dirait des cordes torsadées.
38 Vers elle va sans détours le désir le mien celui des autres.
39 Elle porte une grenouille d'or aux godrons d'argent réguliers
40 Qui rehaussent ses traits: nulle quête n'en trouverait de pareils.
41 Est-elle lumineuse percale blanche ou bouclier bien tanné je ne sais
42 Ou bien bassin d'*alwat* en un lieu bien caché
43 Que nul pasteur n'a jamais découvert
44 Ni dans sa floraison ni dans le temps où sèchent ses larges feuilles?
45 Elle est plus belle que l'*amsbeken* des dunes vives baignées d'un flot récent.
46 Si elle souriait à un pèlerin de la Mekke qui a fait les processions
47 Ferme observant de la soumission et fidèle usager de l'eau des ablutions,
48 Ne t'étonne pas si l'aurore le trouvait serrant un bouclier, bouillant d'une colère
impie!
49 Si joyeuse elle avait passé les heures du jour au pied d'un arbre desséché
50 Ne t'étonne pas si l'aurore trouvait ses branches couvertes de jeunes pousses!
51 Si elle faisait montre de sa gorge à un misérable malade
52 Dont la vie s'achèverait sous le poids d'un mal sans répit ,
53 Ne t'étonne pas si ce mal bientôt pouvait guérir!
54 *Hier en effet mon ami j'ai passé des heures exaltantes dans une réunion de jeunes
55 Blotti contre une Xaysha empreinte de gloire accomplie
56 Gloire de gommier au bord de l'eau ou de séné couvert de fraîches fleurs.
57 Sa poitrine évoquait l'antilope dans la troupe folle de peur.

Ghabdouane Mohamad et Karl-G. Prasse, *Poèmes touaregs de l'Ayr*, t. 1, Copenhague, 1989, n°13. Traduit par les mêmes éditeurs dans le tome 2, 1990. J'ai retraduit ce texte.

Auteur: Xabidin eg Sidi Muxämmäd (1850-1928), est le plus grand poète de l'Ayr; il est né dans un campement, près d'un puits, d'un père chef de tribu, grand savant religieux et jouissant de la bénédiction divine; sa mère était d'une tribu noble, également nomade. Le *portrait* qu'on en trace est celui du poète-type: beauté (teint attestant son origine noble), élégance, force, courage, intelligence, mémoire, éloquence, piété; il est aimé des femmes et riche possesseur de chamelles. Il a noté quelques poèmes en écriture arabe, mais la production est essentiellement orale ainsi que la transmission.

Cet autre portrait du Poète chez les nomades (v. ci-dessus le Poème 1) est un peu différent de celui du Poète chez les sédentaires, chez qui il existe aussi un modèle traditionnel. Ce poème 2, attribué à un auteur mort en 1928 est toujours récité (ou chanté sur air de violon).

Poème 3

Maroc méridional.

- 1 Le poète a dit: "Ah! Que n'as-tu gravi le mont pour de la crête
- 2 Voir au loin comme lévriers les Mtougga traquant les guerriers Haha
- 3 Voir les guerriers aux longues tresses, les Haha, qui fuient!
- 4 Laisse le henné et laisse la soie, femme des Haha!
- 5 C'est toi ô Mtouggie, toi qui m'enfantas qui les lui ravis."
- 6 Il dit: " Partout on raconte qu'entre Taoura et Igendouine
- 7 Il n'y a que cadavres en proie aux chacals!"
- 8 Il dit: " Succès béni, Mtougga, que d'ennemis tués!

- 9 Les voilà dans la fange dévorés des chiens
- 10 Ils ont repu le chacal , repu le corbeau, repu l'hyène
- 11 Et le lièvre même, qui jamais n'a mangé de charogne!
- 12 L'olivier quand il brûle de soif , eh! bien
nous lui donnons de l'eau et ses pousses jaillissent!
- 13 Nos châteaux sont tombés nous les relèverons
- 14 Nous savons tous bâtir et le bois n'est pas loin!"

Fragment inédit de poème, transmis par un poète-chanteur professionnel que je ne connais pas; il m'a été chanté en 1954 par une villageoise du Haut Atlas marocain (tribu des Demsira) qui avait entendu ce chanteur. Elle ne parlait que le berbère local (chleuh) et n'avait pas été scolarisée. Elle était dotée d'une mémoire étonnante et d'une voix magnifique. Ces vers appartiennent sans doute à un de ces répertoires archaïques que j'ai évoqués ci-dessus, à propos des *tinubga*.

Poème 4

Maroc méridional

- 1 Dieu nous protège comme la terre protège l'eau des sources!
- 2 Qu'il nous couvre! Le mort même doit être couvert.
(*Le chœur chante la basmala*)
Ô Nom du Seigneur! Offrande que nous déposons au seuil de notre chant!
- 3 Ô Maître Moulay Lhadj, accorde-nous le don magique!
- 4 Donne-moi la force des canons pour que mon chant soit une victoire!
- 5 Tiens pour moi la balance, tiens la poignée du glaive!
- 6 C'est d'un mercredi important que je veux vous parler
- 7 C'est d'un Souk du Mercredi des Ammeln que je vous parlerai
- 8 De ce jour à Mohammed le Cinquième dédié!
- 9 Ah ! Celui qui n'a pu voir, ô clercs, ce jour de notre souverain
- 10 Au Marché des Ammeln, c'est tout comme s'il n'était pas né!
- 11 C'était ici là-bas partout le fracas de l'éclair,
- 12 La joie ô clercs a parcouru et la terre et les cieux
- 13 Sous la bénédiction de Dieu et celle de Notre Sire le Cinquième.
(*Le chœur vocalise et reprend le vers*)
- 14 Ensuite le Ammel a fait serment et ce serment est inviolable
- 15 Ensuite il a fait serment pour mon roi: il le ramènera
- 16 Pour qu'il visite les pays sur chacun laissant bénédiction et prospérité,
- 17 Vérité assurée qu'est certes la parole ferme du Ammel.
- 18 C'est ainsi qu'il en est pour qui est ferme en sa parole.
- 19 Et je vous parlerai aussi de Taфраout.
- 20 De Aguerd à Imi n Ouaday, ainsi sont-ils tous, l'un et l'autre,
- 21 Là où nous avons vu les marchés aux tissus.
- 22 Oui je vous parlerai encore de Aguerd n-Oudad,
- 23 De Aguerd à Imi n Ouaday , ainsi sont-ils tous , l'un et l'autre,
- 24 Là où nous avons vu , ô clercs, les marchés aux tissus,
- 25 Or, argent et toi de même ô soie!
(*Reprise du chœur*)
- 26 Chez les Aït Oumanouz nul n'est resté en retrait
- 27 Ni à Tasserirt-la-Petite non plus qu'à Tasserirt-la-Grande

- 28 Ni chez les Iguenouane et encor les Ayt Oussa:
29 Ayt Oussa, vous ne pouvez dire: "Nous l'avons oublié".
30 Je ne pourrais énumérer tous les lieux où je vis les gens tous aux ordres.
31 [Gens d'A3lla] je parlerai aussi de vous tous
32 Oui, gens d'A3lla, qui tous ont ouvert la voie!
33 C'est cinquante portes de ville qu'en chemin j'ai vu s'ouvrir!
34 Gens des Irhchan vous ne pouvez dire: "Nous l'avons oublié".
35 De même Tagouat [et le caïd maître] du marabout
36 De Si Abdallah ou Saïd: je conjure vos descendants
37 D'ouvrir toutes les portes. Je passerai par celle que je choisirai!
(*Reprise du chœur*)
38 Et le Semlali et l'Oumjoud , Ifrane et les Ayt Moulay,
39 Et puis des gens d'Irhir je veux encore vous parler .
40 En tout lieu tous je les ai vus s'organiser dans la vraie foi du musulman.
(*L'orchestre joue la mélodie accélérée qui marque la fin du chant*)

Ce chant dont je donne la traduction (inédite) est d'un auteur inconnu; aucune mention ne figure sur la pochette du disque 45 tours où il a été enregistré. Je l'ai noté en 1967, mais il date probablement des années 1954-1955, où s'organisait la résistance pour la défense de Mohammed V, exilé à Madagascar. Cet exil n'a jamais été accepté et les milieux chleuhs (Maroc méridional) étaient de fervents défenseurs de leur souverain. Le poème ci-dessus ne relate pas de combats mais appelle au combat contre le colonisateur. Il ne s'agissait pas seulement de paroles, car, en même temps, se constituaient des stocks d'armes. Le poète est ici le porteur de la propagande de résistance.

Le poème est construit sur un schème bien connu, celui des textes qu'on a nommés « poèmes géographiques », schème-grille qui, grâce à l'utilisation de litanies de noms de lieux et à l'emploi de quelques structures syntaxiques, peut varier ses motifs. On croirait lire un de ces anciens poèmes satiriques où les chanteurs professionnels énumèrent les noms de lieux et de tribus en distribuant louange et blâme. Mais ce poème n'était pas reçu comme un poème satirique traditionnel, il était un appel au combat; la louange était réservée aux partisans de la défense du roi et elle invitait à se battre tous les auditeurs des souks (les marchés ruraux hebdomadaires) où les chanteurs sont assurés de trouver un public. On notera l'habileté de cette propagande dissimulée sous un texte traditionnel vieilli. L'agencement est traditionnel, avec un prologue instrumental qui précède le prologue fréquent de la *basmala*, c'est-à-dire de l'invocation au nom de Dieu, doublée de l'invocation à un saint, pour que le poème soit efficace et le poète reconnu comme possesseur du don de poésie.

Poème 5

« Poème sur la prise de la ville d'Alger (1830) »

Je n'ai donné que des extraits de ce poème avec l'indication des séquences de motifs. Le poème comporte, sur 96 vers, un prologue de 63 vers, un épilogue de 10 vers et un « noyau héroïque » de 23 vers.

PROLOGUE (*nécessité rhétorique et morale du prologue en poésie traditionnelle chleuh*)

- 1- "Voici une histoire qui brise le roc, brise le mont
- 2 Tels furent les faits tel sera mon propos
- 3 Je ne veux rien ajouter ni rien omettre, ô mes amis"

4-7 (L'argent est l'aile de l'homme comme est l'eau du moulin; il écarte les tourments et apporte la renommée de moralité)

8-11 (Hélas mon seul tourment est que je ne possède pas l'argent pour le pèlerinage. Si je pouvais le faire et que la mort m'y atteignît, elle serait de douce odeur puisque je verrais le Prophète)

12-15 (Jusqu'à la mort, ô musulmans, le poète témoignera que chaque nuit le visitent les rêves prophétiques du don de poésie)

16-26 (Le poète commence par invoquer les gens-de-Dieu, lui que la poésie jette sur les chemins pour qu'il accomplisse le décret divin et qu'il se repente. Les Livres n'ont-ils pas dit: "Malheur à celui qui n'obéit pas aux prescriptions de Dieu. Comment répondra-t-il à l'Ange de la Mort dans le rituel de la première nuit du tombeau?)

27-34 (Douceur des biens d'ici-bas, cupidité de l'homme, tentation des richesses, nécessité du repentir)

36-41 (Pourtant que Dieu aide le poète dans ses amours: arsenal rhétorique de l'amour, motif de la séparation, schème-grille)

42-50 (*Premier motif héroïque*: insertion de l'histoire de la lutte des chrétiens et des musulmans sauvés par Ali qui cavalquant sur son alezan repousse 700800 chrétiens, laissant derrière lui du sang comme les giboulées et tonnerre de mars)

51-63 (Vertus de la *basmala*, *passim* dans la poésie berbère)

NOYAU HEROÏQUE:

64 Voici l'histoire d'une ville quand s'y rassemblaient tous

65 Les plus valeureux des Turcs, eux les conquérants des pays.

66 Leur renommée haut s'élevait allant jusqu'au septième ciel.

67 Quand Notre Seigneur Dieu décréta de leur troubler la vie

68 Vers eux manda le Chrétien: "Me voilà chez vous!

69 Ne me dites pas que je vous trahis, je ne vous dois pas reconnaissance!"

70-75 (Les préparatifs de guerre, navires "bâtant la mer", "le feu d'enfer est leur tapis".

Le dey d'Alger rassemble 100 000 tentes, le Chrétien n'attaque pas le port.)

76-85 L'affrontement a lieu à Sidi Ferrouj; pourparlers entre l'Anglais [*sidi*] et le Turc qui, lâchement, distribue de l'argent et fuit avec 2000 quintaux d'or, abandonnant le pauvre peuple aux mains des chrétiens, après avoir pourtant miné une tour de défense si haute que ne la bâtirait pas des génies.

86-90 La honte, les thrènes. "J'ai vu les minarets pleurer, le muezzin est mort", la trahison des clercs: les lettrés n'osent plus réciter la sourate 58.

EPILOGUE

91-96 Le sursaut: les Zwawa (Kabyles) combattants de la foi; la vision finale: l'appel à la guerre sainte avec pour garants Othman, Ali et Sirh'an son cheval.

Extrait de : Dr Hans Stumme, *Dichtkunst und Gedichte der Schlub'*, Leipzig, 1895, texte berbère et traduction en allemand, p. 64-74. Ma traduction a été refaite sur le texte original qui est en chleuh, variété linguistique berbère du Maroc méridional.

Ce poème « chleuh » a été recueilli par Hans Stumme, à Leipzig, vers 1890. L'auteur et la date de composition ne sont pas connus. Poème de 96 vers, dicté par le *R'ays* (« chef » barde) d'une troupe de chanteurs, acrobates et tireurs venus du Maroc (cf. l'enquête vers 1790 de Venture de Paradis, en France). Le *Rays* est chanteur-compositeur-musicien (*gnbri* à trois cordes), il chante en solo, mais il est accompagné d'assistants (le « chœur »), un ou

deux apprentis chanteurs et des percussionnistes (tambour, castagnettes). Ces troupes sillonnaient le Maroc avec un répertoire traditionnel. L'institution subsiste mais décline. Hors de la zone d'intercompréhension intervenaient des acrobates et des tireurs d'élite. Ces troupes (jusqu'à 60 ou 80 personnes autrefois) ont parfois trouvé des impresarios qui les amenaient en Europe.

Il est impossible d'établir avec certitude l'origine de ce texte; la mention des Kabyles, important groupe berbérophone, pourrait faire penser à un texte kabyle traduit en chleuh par un chanteur chleuh capable de comprendre le kabyle. On sait qu'il a existé une version en arabe dialectal algérien; c'est peut-être ce texte arabe qui aurait été entendu par un Chleuh; ces derniers ont été de longue date capables de comprendre et de parler une langue arabe, étant donné l'ancienneté de l'occupation arabe au Maghreb. On notera l'emploi des nombres « héroïques » pour compter les combattants et le trésor dérobé par le traître turc.